



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 17 (2003)
Prostituées

Claudine Leduc

Deborah PUCCIO, *Masques et dévoilements. Jeux du féminin dans les rituels carnavalesques et nuptiaux*, Paris, CNRS Editions, 2002, 236 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Claudine Leduc, « Deborah PUCCIO, *Masques et dévoilements. Jeux du féminin dans les rituels carnavalesques et nuptiaux*, Paris, CNRS Editions, 2002, 236 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003. URL : <http://clio.revues.org/index603.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index603.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Claudine Leduc

Deborah PUCCIO, *Masques et dévoilements. Jeux du féminin dans les rituels carnavalesques et nuptiaux*, Paris, CNRS Editions, 2002, 236 p.

Pagination de l'édition papier : p. 289-292

Deborah Puccio est chercheuse associée à l'Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative (MMSH, Aix-en-Provence). Dans le numéro 14 de *CLIO, Festins de femmes* (automne 2001) elle s'interrogeait, avec « Sainte-Agathe, les femmes et le chocolat », sur le rôle d'une fête religieuse associée, en Aragon, avec le Carnaval, dans la construction de l'identité féminine et la transmission de la fonction génésique entre générations de femmes. Son livre, édition de la thèse qu'elle a soutenue en 1998 à l'EHESS de Toulouse, pourrait presque s'intituler « Le Carnaval des Demoiselles » ! Cette fête de sortie de l'hiver, tant prisée par la littérature ethnographique, a été surtout analysée comme un rite de passage masculin entre la jeunesse et l'âge adulte et comme un lieu de fabrication de la masculinité. L'originalité des recherches de D. Puccio est de montrer que certaines communautés en ont fait pour leurs filles, avant le mariage qui entérinera leur parcours identificatoire, un rite de passage du même ordre et un lieu de construction et de transmission de la féminité.

Le travail a débuté dans les villages slovènes de la vallée de Resia (Frioul), des villages moribonds, ravagés par l'émigration et le grand tremblement de terre de 1973. Les dépositaires de la mémoire collective étaient de vieilles femmes qui conservaient le souvenir de rites qui n'étaient plus pratiqués, de contes qui n'étaient plus racontés, de paroles qui n'étaient plus rapportées. Leurs récits préférés ? Le dernier grand carnaval, celui de 1947, et, plus encore, le temps où, à l'occasion de cette fête qui durait de l'Epiphanie au mardi gras, elles « faisaient leur jeunesse » (entre 1920 et 1950). Pour aller danser au café du village ou dans les cours des fermes enneigées, elles se travestissaient en *maskire*, en blanches demoiselles couvertes de rubans colorés et chapeautées de fleurs artificielles et de grelots. Ces femmes considéraient avec nostalgie le carnaval comme l'événement saillant et lumineux d'un parcours initiatique féminin scellé par le mariage. Le travestissement féminin étant chose rare, D. Puccio a été amenée à s'intéresser aux pratiques carnavalesques de deux bourgs de la vallée de Gistain, une vallée des Pyrénées aragonaises. Aujourd'hui encore, à Bielsa et à San Juan de Plan, lors du carnaval, un carnaval indissociable des festivités de la Saint-Jean et de la Fiesta Mayor, les jeunes filles, pour aller danser, se travestissent en *madamas*, toutes de blanc vêtues. Ici aussi il s'agit d'un événement majeur dans une vie de femme : pour celle qui la revêt et celles qui la fabriquent, la *madama* donne plus de joie et d'émotion que la robe de mariée (p. 160). Dans deux régions très éloignées et à des époques différentes, hier et aujourd'hui, les jeunes filles portent des déguisements semblables qui témoignent de leur statut et d'un état transitoire avant le mariage. Toute relation historique ou géographique entre les *maskire* et les *madamas* étant à exclure, il est permis de supposer que ces costumes de séduisantes demoiselles sont la traduction, sur le plan des pratiques festives, de systèmes de représentations concernant le féminin qui se ressemblent. Mais, la ressemblance allant du même au différent, l'approche en miroir des carnivals des vallées de Resia et de Gistain fait surgir leurs différences et leur donnent sens.

La pratique de la méthode comparative est, au reste, la caractéristique essentielle de cet ouvrage. Les sources sont toujours croisées. D. Puccio écoute les vieilles femmes de la vallée

de Resia évoquer les rites carnavalesques qui ne sont plus pratiqués et elle leur demande de chanter les chansons qui ne sont plus chantées et de raconter dans toutes leurs versions les contes qui ne sont plus racontés. C'est ainsi que l'histoire de « Habillée d'une peau de brebis », une héroïne mi Peau d'Ane, mi Cendrillon (sous type du conte type T 510), qui se cache sous une peau de brebis avant d'être reconnue et épousée par le prince, donne sens au carnaval du village d'Oseacco, le plus beau dit-on de la vallée. Dans la vallée de Gistain, l'ethnologue ne se contente pas de suivre le fil de la parole féminine, elle se mêle à la jeunesse pour « faire » le carnaval dont le rituel inclut le cycle légendaire des *romanceros* où s'imposent les figures de la « mora » et de la « christiana » captives. Les trajectoires rituelles sont toujours croisées et c'est leur croisement qui donne sens à la fête. Les villages de la vallée de Resia ne conçoivent pas de la même façon le parcours identificatoire de leurs filles. A Oseacco les filles font d'abord les *babaci*. Vêtues de vieux oripeaux et de guenilles masculines, le visage noirci et couvert, elles basculent, comme le font alors les garçons revêtus eux de haillons féminins, du côté du sale, du sauvage, de l'indifférenciation sexuelle et se déroberont à toute tentative de reconnaissance. Les trois derniers jours du carnaval, elles se métamorphosent en *maskire* resplendissantes et, reconnues lors du bal final, elles soulèvent leur voile pour danser avec les charmants et fringants *maskaroni* que sont devenus les affreux *babaci* mâles. A Ucea, garçion sexuelle, mais ils ne dansent pas ensemble. A Stolvizza, les filles font les *kukaci*, la variété locale des *babaci*, et, comme leurs voisines d'Oseacco, elles sombrent dans le sale, le sauvage et l'indifférenciation sexuelle, mais, elles, elles restent en loques jusqu'à la fin de la fête et ne se métamorphosent jamais en séduisantes *maskire*. Lorsqu'elles sont sur le point d'être reconnues, elles doivent quitter immédiatement la fête. C'est l'analyse des contrastes de ces trajectoires, une analyse, aussi fine que convaincante, qui permet à D. Puccio de saisir ce que représente pour les valentines de la vallée de Resia le passage du carnaval par rapport à celui du mariage. Ce qui caractérise le rituel carnavalesque le plus complet, celui d'Oseacco, ce sont la *maskira* qui symbolise l'acquisition de l'identité sexuelle et sociale de la jeune fille et le bal où elle découvre son visage et danse en couple avec un jeune homme. Or, si les filles de Stolvizza ne revêtent pas la *maskira* et se sauvent plutôt que de montrer leur visage, c'est qu'elles ne sont pas encore bonnes à marier et que l'accès à l'identité sexuelle et sociale que confère la trajectoire rituelle d'Oseacco n'est que la mise en scène théâtrale de celle qu'attribue définitivement le mariage. Si les valentines et les valentins de Ucea dansent séparément, c'est que le couple des valentins d'Oseacco est un couple courtois qui théâtralise le rapprochement des sexes, mais un couple éphémère qui se sépare dès que la fête est finie. Seul le mariage assure la jonction stable et définitive des sexes.

D. Puccio est persuadée, à la suite d'Yvonne Verdier, que, dans « les sociétés habillées », le destin féminin s'inscrit sur du tissu plus que sur le corps. La confection, le port et la transmission du vêtement d'une femme, double métaphorique de son corps, lui donne à voir la construction de son identité, l'acquisition et le changement de son statut et de sa place dans la société. Aussi attache-t-elle une importance essentielle à la confection de ces robes de fêtes que sont la *maskira* et la *madama*. Quelle est la provenance des pièces d'étoffes qui les constituent ? Sont-elles sorties des coffres familiaux, données ou empruntées ? Quelles sont les couturières ? les mères et les grand-mères ? les amies ? Transforme-t-on « la robe pour aller danser » entre la première participation aux réjouissances carnavalesques et la dernière, celle qui précède le mariage. Ce passage oblige les femmes à renoncer à ces parures, à les défaire et à en transmettre les pièces à leurs filles, ce geste assurant le transfert symbolique du pouvoir génésique entre les générations. Cette construction du genre et de la transmission de la féminité à partir du façonnage textile assure à la démonstration de D. Puccio une grande solidité et, comme tous ces travaux de couture sont analysés dans un style clair, alerte et chaleureux, l'ensemble dégage un charme indéniable. De cette revigorante lecture, je garderai pour ma part deux images hivernales venues de la vallée de Riesa où le temps du carnaval est aussi celui des mariages, celle des jeunes filles nubiles, toutes en fleurs printanières et en rubans colorés, tourbillonnant dans la blancheur de la neige et de leur costume et celle des mariées en noir devant l'église de leur village, affublées de robes lourdes et privées de tout ornement, des robes de ménagère et de cuisinière, comme le veut, dans la tradition, leur accès au statut d'épouses.

Pour citer cet article

Référence électronique

Claudine Leduc, « Deborah PUCCIO, *Masques et dévoilements. Jeux du féminin dans les rituels carnavalesques et nuptiaux*, Paris, CNRS Editions, 2002, 236 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003. URL : <http://clio.revues.org/index603.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle